L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

ELMORE DUFOUR, Président.

E. A. ANDRIEU, Administrateur-Délégué.

DEPARTEMENT DES ANNONCES.
JOS. T. BUDDECKE, Directeur.

Bureaux: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 28 novembre 1912

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit.	Centigrade
7 h. du matin	36	2
Midi	48	8
3 P. M.	50	9
6 P. M.	—	—

LES GÉNÉRAUX BULGARES.

Ils ont étonné l'opinion générale par l'énergie et la rapidité de leur offensive, par la promptitude de décision qui leur permit, à maintes reprises, d'improviser, selon que les circonstances l'exigeaient, un ensemble de mesures stratégiques que ne comportait pas leur plan primitif.

On a fait honneur de ces brillantes qualités militaires à leur haute culture professionnelle, à l'excellence des principes puisés auprès des maîtres les meilleurs. C'est juste. Mais cette explication suffit-elle ?

Les généraux bulgares ont aussi une qualité qui décuple la valeur des autres, qualité précieuse entre toutes, mais que ni le génie, ni l'étude ne peuvent conférer. Ils sont jeunes. Et c'est là le secret, peut-être, de leur superbe hardiesse et de leur endurance, tant physique que morale.

Voici le généralissime Savoff. Elève de l'Ecole militaire Nicolas de Saint-Pétersbourg, il n'a que cinquante ans. Il commande en chef aujourd'hui, mais en 1900, il était déjà général et ministre de la guere. En 1904, il n'avait guère dépassé la quarantaine et c'était lui qui était chargé de l'organisation nouvelle de l'armée et la portait au point de perfection qui rendait hier la victoire certaine. Et le cas de ce général n'est point isolé. Le général Kutintcheff qui commande la troisième ammée, Radko Dimitrieff, le héros de Kirk-Kilissé, n'ont pas dépassé non plus la cinquantaine. Le général Ivanoff, chef de la première armée, qui mène le siège d'Andrinople, n'a que quarante-cinq ans.

Sans doute l'armée bulgare et la Bulgarie elle-même ne datent que de 1870. Mais les chefs des armées de l'ancien régime, les généraux de Louis XIV n'étaient pas des vieillards. Les héros de la Révolution et de l'Empire, l'Empereur lui-même commaient en chef à trente ans.

Et quand au moment de la rupture avec l'Angleterre, George Washington fut nommé par le Congrès de Philadelphie, général en chef des troupes américaines il n'avait que 43 ans....

La victoire marche avec la jeunesse.

A PROPOS DU PARTAGE DES PAYS CONQUIS.

Les difficultés qui risquent de troubler le partage des territoires conquis sur les Turcs seraient vite résolues, sans doute, si l'on se bornait à consulter les populations ; mais ce droit nouveau ne semble pas près d'être reconnu par tous les gouvernements.

Sait-on dans quel document officiel ce droit fut énoncé pour la première fois ?

C'était en avril 1792 ; Dumouriez, ministre des affaires étrangères, cherchait à conclure un emprunt, et n'avait trouvé qu'à Londres les concours financiers capables de prêter à la France les trois ou quatre millions de livres sterling dont elle avait besoin.

Afin d'obtenir l'assentiment du gouvernement britannique, il eut l'idée d'offrir à celui-ci l'île de Tabago, qui fait partie du groupe des Petites Antilles. Dans les instructions qu'il donna à notre ambassadeur, qui était alors Talleyrand, se trouve la petite phrase consacrant le grand principe. L'offre de la cession n'est faite, écrit-il, que "sous la réserve nécessaire du consentement des habitants eux-mêmes."

Si l'honneur d'avoir formulé ce droit nouveau des peuples revient à Dumouriez, l'honneur de l'avoir appliqué revient à Napoléon III. En 1860, il fit voter les habitants de la Savoie et du comté de Nice sur leur annexion à la France, et il réclama de l'Italie le même privilège pour la Toscane, les duchés et les Romagnes.

La Serbie veut un Port

Pour vendre ses Porcs

Si paradoxal, si dérisoire que cela paraisse, voici à quoi se ramène le motif pour lequel l'Autriche et la Serbie risquent de compromettre la paix de l'Europe : elles se querellent pour des cochons, d'abord et principalement, puis pour des pruneaux et pour de la marmelade.

Je n'ai pas le dessein de plaisanter. Dégagé des grands prétextes et des formules diplomatiques, c'est en ce que je viens de dire que se résume le conflit actuel.

Nous savons aujourd'hui que c'est dans des raisons d'ordre économique qu'il faut chercher l'origine des grandes guerres modernes. La loi de l'offre et de la demande régit les rapports des nations comme ceux des individus. Voyons donc quels sont les régimes économiques respectifs de la Serbie et de l'Autriche. La première est un pays de grande production et de faible consommation. La seconde est un pays de production insuffisante et de grande consommation. L'une a besoin de vendre, l'autre a besoin d'acheter.

Limitrophe de l'Autriche, c'est chez elle que la Serbie écoula, jusqu'en 1905, le trop-plein de ses denrées. L'Autriche absorbait alors 86 pour 100 des exportations serbes. Elles se décomposaient ainsi, en francs, et vous retrouverez, dans le tableau que voici, les termes que j'énumérais tout à l'heure :

13 millions de porcs ;
10 millions de bêtes à cornes;
16 millions de grains ;
10 millions de pruneaux secs ou frais ;
3 millions de marmelade.

Nul autre débouché que l'Autriche n'était accessible à la Serbie. Descendre le Danube jusqu'à la mer Noire, et, de la, gagner les marchés d'Europe, c'était faire un immense et onéreux détour. L'Autriche, d'ailleurs, aurait imposé, pour le passage des Portes-de-Fer, des tarifs décourageants. Utiliser le chemin de fer, vers Sofia, pour rejoindre la mer Noire par Varna ou Burgas, même détour et mêmes frais. Se diriger vers Salonique ? C'était bien téméraire. Sans doute, le trajet, quoique fort long encore, est plus bref. Mais il faut compter avec les épidémies qui sévissent de façon constante en Turquie et font refuser par les commissions sanitaires le bétail qu'on y a transit.

Force était donc aux Serbes de s'adresser à l'Autriche, et à elle seule. Celle-ci en profita pour les assujettir à une impitoyable dépendance. Par des conventions commerciales, dont elle fit une provision "sine qua non" d'échange, elle leur imposa ses produits fabriqués, ses cotonnades, ses draps, ses sucres, ses machines agricoles. En 1906, 60 pour 100 des importations serbes étaient de provenance autrichienne. A la moindre velléité d'insoumission répondait une élévation des tarifs douaniers. Quand il devenait impossible de les majorer, des vétérinaires officiels, venus de Vienne, découvraient tout à coup que les bœufs et les porcs de Belgrade étaient atteints d'une maladie diplomatique. Defense de les admettre à la frontière !

La Serbie, ainsi réduite à la condition de fief économique de l'Autriche, se trouvait dans une situation intolérable.

Elle résolut de s'en affranchir : c'est de cette époque que date en réalité le conflit austro-serbe, qui s'affirme aujourd'hui d'une façon si aiguë.

En 1905, la Serbie jette les bases d'une union commerciale avec la Bulgarie et met à l'étude un projet de chemin de fer du Danube à l'Adriatique. C'était l'affranchissement, c'était le salut.

Aussitôt l'Autriche riposte en rompant toutes relations commercialer : céréales, pruneaux, marmelade, cochons serbes, ne peuvent pluus pénétrer dans l'empire.

Que faire ? Pour les blés et pour les pruneaux, on peut se défendre assez bien. Ce sont des marchandises non périssables, qui supportent sans dommages de longs transports. On s'entendit avec la "Société Roumaine de Navigation", qui convoya les chalands serbes jusqu'à la mer Noire. Là, des paquebots venaient les prendre, et la Compagnie Fraissinet, de Marseille, s'engagea, pour trois ans, à établir un service régulier qui amenait les marchandises serbes à Gênes et à Marseille. Par ce moyen, les exportations de céréales montèrent de 16 millions de francs en 1905 à 21 millions en 1906. Les exportations de pruneaux bénéficièrent de 2 millions.

Mais le bétail ? Mais les 120,000 porcs que la Serbie écoulait tous les ans sur les marchés de Steinbruch et de Perth ?

On prit des mesures radicales. La "Société des Abattoirs de Belgrade" transforma sur-le-champ son outillage et put manufacturer 400 cochons par jour. Mais cela ne suffisait pas, Ce fut la France qui sauva la situation, prêtant ainsi aux Slaves de Serbie un concours dont la Russie, parait-il, nous sut beaucoup de gré. Une maison de Bordeaux s'engagea à acheter, jusqu'à concurrence de 160,000, toute l'exportation des porcs serbes.

Pour les bêtes à cornes, la Skouptchina ayant voté un crédit de 500,000 francs en vue de rechercher des debouchés, on s'adressa à la clientèle méditerranéenne. Là, sur des terres sans prairies ni culture, l'élevage est impossible et le bétail fait défaut. Les soldats anglais de Malte, les touristes de l'Egypte, les citadins de Brindisi et de Naples firent bon accueil aux bœufs serbes. De 1,943 têtes en 1906, l'exportation du bétail passait en 1910 à 34,033 têtes. Quel progrès!

Mais quels frais encore, et quelles difficultés ! Il faut expédier les animaux vivants, en wagons serbes plombés jusqu'à Salonique ; arrivés là, les descendre "par rampes mobiles," dans des étables serbes, où ils mangent de la paille et du foin apportés de Serbie ; ensuite, les rembarquer par rampes mobiles. Et tout cela de façon que jamais ils ne touchent le sol turc, infesté d'épidémies. Sinon, les commissions sanitaires d'Egypte, de Malte et d'Italie les refuseront impitoyablement.

Discernez-vous, maintenant, avec quelle force et pour quelles impérieuses raisons la Serbie peut vouloir le port de Saint-Jean-de-Médua, qui lui permettra d'achever la ligne Danube-Adriatique, dont 246 kilomètres, c'est-à-dire presque la moitié, sont déjà exécutés ?

Voyons, à présent, depuis cette même année 1905, quelle a été sur l'Autriche la répercussion de ces faits ?

Les chiffres sont éloquents. Nous savons qu'en 1905 elle fournissait 60 0[0 des importations serbes. En 1911, elle n'en fournit plus que 24 0[0. D'autre part, privée des bœufs, des porcs et des blés de Serbie, elle a vu le prix de la viande et du pain augmenter dans des proportions inquiétantes. Ce renchérissement a été jusqu'à provoquer des émeutes populaires contre les puissants agrariens d'Autriche, qui avaient fermé la porte aux produits serbes. L'an dernier, à Pesth, des manifestants promenaient une immense pancarte où se voyait un gros Allemand plein de victuailles, qui mettait en fuite un cochon serbe en disant : "Nous en avons assez sans toi !"

Le gouvernement de Vienne fut si alarmé de cet état de choses qu'en 1911 il reprenait ses relations commerciales avec la Serbie et lui accordait le libre passage pour 50,000 porcs, 15,000 bœufs, pour ses pruneaux et pour ses conserves.

Mais il était trop tard. Les Serbes avaient pris l'habitude de se passer de l'Autriche. Aujourd'hui, les événements se sont précipités. Le roi Pierre est à Uskub, ses troupes sont à Saint-Jean-de-Médua et à Durazzo. La Serbie touche au port si ardemment convoité. Aucune considération ne lui fera lâcher prise.

N'était-il pas opportun, au moment où tant de passions s'agitent, où tant d'inquiétudes fermentent autour du conflit austro-serbe, d'en dévoiler les véritables dessous ? N'étais-je pas fondé à dire qu'il se ramène à une question de cochons et de fruits secs ? Et ne devons-nous pas, plus que jamais, tout tenter pour dissiper le spectre sinistrement bouffon d'une guerre où les belligérants se massacreraient, en fin de compte, pour des prunes ?

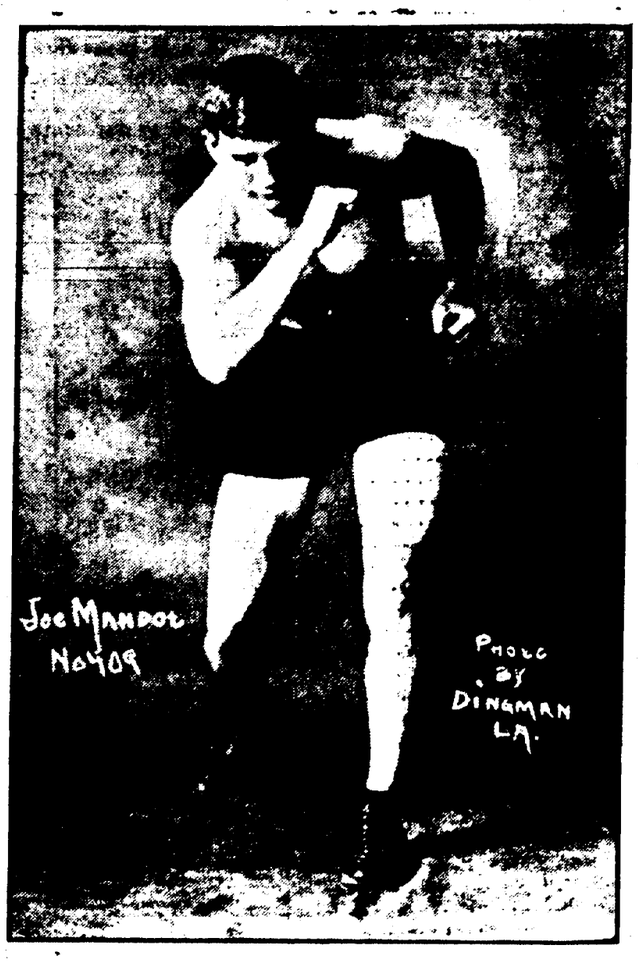
CHARLES MULLER.

Trop exigeant.

M. R.... est un homme insatiable. Il se promenait dans le quartier. Saint-Sulpice lorsqu'il aperçut chez un marchand de tableaux deux paysages signés du nom vénéré de M. Harpignies. Lorsqu'il apprit qu'ils ne coûtaient que cinq francs pièce, il les acheta incontinent. Et maintenant il fait un procès au vendeur parce que les tableaux ne sont pas de véritables Harpignies.

Or, on ne peut imaginer qu'il veuille seulement obtenir du Tribunal le remboursement des dix francs qu'il a versés. Il est furieux parce qu'il a manqué une occasion. Il est furieux, en somme, pour avoir payé dix francs des tableaux qui n'en valaient pas dix mille. Il est furieux parce que le marchand n'était pas un sot, naïf ingénu et stupide marchand.

Dans les temps où nous vivons, le commerce devient bien difficile. Voilà que des acheteurs atrabilaires prétendent se faire donner un Harpignies pour cinq francs. N'est-ce pas un Harpignies ? Ils crient qu'on les a volés M. R.... veut faire incarcérer le marchand. Hé! bonhomme, quel est le plus honnête, de lui, qui vous a vendu pour cinq francs une peinture, ou de vous, qui pensiez obtenir de son ignorance un miraculeux bénéfice ?



MATCHS DE BOXE.

Championat de poids légers.

San Francisco, 28 novembre—Le championnat du monde de boxe pour les poids légers s'est disputé hier après midi à San Francisco. Le match avait lieu entre Ad. Wolgast, titulaire du titre, et Willie Ritchie. Après 16 rounds d'un combat sévère, Ritchie a été déclaré vainqueur, et a par conséquent conquit le titre de champion détenu par son rival.

L'amphithéâtre était absolument comble et parmi les spectateurs se trouvaient plusieurs femmes.

Match Mandot-Rivers.

Los Angeles, 28 novembre.—Tandis que se disputait près de San Francisco le championnat du monde de boxe pour poids légers, un autre match avait lieu à Los Angeles entre Joe Mandot et Joe Rivers.

Malgrès toutes les prévisions le champion Louisianais a été battu par son adversaire après 20 reprises. D'après les nouvelles que nous avons reçu, Joe Mandot, très fatigué par le voyage n'était pas en forme. Ce match ne doit pas être considéré comme décicif et nous sommes certain que Mandot prendra sous peu une revanche éclatante.

THEATRES.

OPERA FRANÇAIS.

Samedi soir gala en l'honneur des officiers de la Flotte, on donnera "Thaïs". Le chef d'œuvre de Massenet, a été choisi de préférence à "Lohengrin", sur la demande du Comité de Réception.

Les deux principaux rôles seront tenus par Mlle Charpentier et M. Montano, qui ont déjà interprété cet opéra avec le succès que l'on sait. Certainement la représentation de samedi sera une des plus brillantes de la saison. Le prix des places est le même.

Plusieurs officiers de la flotte ainsi que des fonctionnaires civils seront présents à l'Opéra.

Dimanche soir, le grand succès populaire "Joséphine Vendue par ses Sœurs."

TULANE.

On a joué hier en matinée "The Pink Lady" à l'occasion du Jour d'Actions de Grâce. Demain samedi on donnera une matinée et le soir la dernière représentation de cette charmante comédie mnsicale.

Dimanche après-midi commenceront les représentations des vues cinématographiques des "Chasses en Afrique".

CRESCENT.

"It Happened in Potsdam" sera joué demain samedi en matinée, la dernière représentation aura lieu dans la soirée.

Le programme de la semaine prochaine est le suivant : dimanche et mercredi, dans la soirée, mardi et jeudi en matinée "A Man and his Life"; lundi, jeudi et samedi dans la soirée "Dr Jekyll et Mr. Hyde"; mardi et jeudi dans la soirée et samedi en matinée "The Bells".

M. Thomas E. Shea, une des figures les plus connues du théâtre américain, est à la tête de la troupe qui est, parait-il, très bonne. La mise en scène est également très soignée.

ORPHEUM.

Le programme de l'Orpheum pour la semaine prochaine comprend une comédie musicale, aussi importante que "Puss in Boots" le titre de "The Fountain of Youth in Six Sponts". Cette pièce sera présentée par la Compagnie de Gus. Edwards.

Parmi les autres numéros, nous signalons "Between Races", une scène se rapportant aux Courses : Babbe & Dale, chanteurs et diseurs ; Lawe & de Vere, danseurs, et les frères Claumont, acrobates.

Le programme actuel continue sa série de succès auprès du public, c'est un des meilleurs de la saison.

Bon mot.

Un incorrigible gréviste est poursuivi en correctionnelle pour entrave à la liberté du travail. Le président l'admoneste :

—Vous ne comprenez pas, malheureux, que la grève générale ne sera jamais qu'une utopie.

Le gréviste avec mélancolie :

—Je le vois bien, mon président : vous travaillez toujours...

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 20. Commencé le 4 octobre 1912

DU SANG DANS LES TÉNÈBRES

GRAND ROMAN INEDIT

PAR

DANIEL LESUEUR

TROISIÈME PARTIE

Autour d'un Berceau

Suite.

—Rue du Général-Foy.

Rentré chez lui, Delchasme, après un coup d'œil sur la liste des clients venus à sa consultation, et qu'avait reçus son remplaçant, refusa de dîner, s'enferma dans son cabinet de travail.

C'était l'ancien cabinet de Francine.

Dans ce ménage de deux docteurs, avant que la mort l'eût brisé, la jeune femme recevait ses malades, — une clientèle surtout féminine, — dans la pièce la plus élégante, la mieux exposée.

Au lendemain de son veuvage, le mari au désespoir — amant plus que mari, et en deuil d'un bonheur si court ! — ne voulut pas, comme un autre eût fait, dépayser sa douleur et ses souvenirs.

Il garda l'appartement de la rue du Général-Foy, — ce cher appartement installé avec tant de soins, tant de goût, témoin de tant de joie, de tant d'espoirs !

Et il prit comme sanctuaire de son labeur le cabinet de Francine, où il sentait flotter plus constamment, plus près de lui, l'âme vaillante et tendre de l'adorable compagne perdue.

Ce soir, lorsqu'il y rentra, il plaça sur son bureau, dans la clarté de la lampe électrique, le livre qu'il rapportait de Claire Source.

Avant de le rouvrir, pour y trouver la suite des confidences tragiques, interrompues par la tombée de la nuit, il contempla encore l'extérieur de l'humble volume.

Sur le papier, à teinte jadis vive, aujourd'hui fanée, aux dorures éteintes, de la couverture, il relut le titre :

"La Guirlande des Marguerites."

Il lui sembla entendre la pauvre voix mourante balbutier ces mots étranges :

"Mon secret.... dans la guirlande des marguerites, à Claire-Source."

Qui donc ne s'y serait trompé comme lui ?

Dire qu'il avait fouillé la corbeille des fleurs vivantes, alors que ces tristes fleurs mortes se fermaient sur le frémissant mystère, parmi les autres livres de prix, dans la petite bibliothèque, au fond de l'ancienne chambre de jeune fille, où flottait un si nostalgique parfum !....

La reliure soulevée montrait, collé à la feuille de garde, un bulletin à vignette, enguirlandé de feuilles de chêne, mentionnant le prix d'excellence accordé à l'élève Francine.

Ensuite commençaient les biographies, illustrées par les traditionnels portraits, des Marguerites, — reines, princesses ou artistes, — célèbres dans l'histoire.

Mais des feuillets avaient été coupés et remplacés par une sorte de cahier d'une épaisseur equivalente — le manuscrit.

Raymond pas se rapidement sur ce qu'il avait lu,—dévoré plutôt,—deviné presque, sous la nuit envahissante qui lui disputait les mots.

Le récit s'arrêtait d'ailleurs peu après le passage où il avait dû fermer le livre, et à la suite duquel il avait bondi hors de l'auto, pour être seul, pour tomber à genoux, pour exhaler son transport dans la solitude.

La fin de ce récit marquait, en quelques mots, une coïncidence qui détermina, facilita, la résolution prise par Francine de faire elle-même élever l'enfant.

Une pauvre brave femme du village de Champagne— où était Claire-Source—la garde-barrière, venait de perdre, par un cruel accident, un bébé de quelques jours qu'elle commençait d'allaiter.

Lui mettre au sein le petit nouveau venu, c'était doublement une bonne action. On le sauvait, et l'on assurait au bébé une tendresse exclusive, maternelle.

Francine mentionnait la circonstance, et ajoutait :

"La nourrice s'appelle Clémence Favier. Elle est femme du garde-barrière sur la ligne de l'Isle-Adam à Beaumont, à la halte de Champagne.

"Je vais faire un testament, lui léguant le peu que je possède, et que j'augmenterai en exerçant la médecine, à la condition qu'elle continue à servir de mère à l'enfant si je disparaissais. Je connais assez cette excellente créature pour souhaiter cela au petit abandonné, s'il me perd.

"Je me rends bien compte que, par une telle mesure, je confirmerai le soupçon qui, déjà, doit naître autour de moi que je suis la mère.

"Qu'importe !

"J'ai dit à tous que j'avais trouvé ce pauvre ange sur le chemin, contre notre grille, et je l'ai fait inscrire à la mairie de Champagne sous le nom de Serge.

"Comme il lui fallait un nom de famille, j'ai cherché sur le calendrier où, juste à côté de saint Serge, on voit saint Bruno. Mon filleul sera donc Serge Bruno.

"Je l'ai tenu sur les fonts baptismaux avec l'honnête Favier, son parrain.

"Par délicatesse, le brave homme m'a dit :

"—Puisqu'il vous appellera "marraine," docteur Francine, je ne lui permettrai pas de m'appeler "parrain." Ça serait trop familier avec vous, pas convenable.

"Sur quoi, sa femme l'interrompit en souriant :

"—Bah ! c'est pas demain qu'il va parler, ce pauvre petit cœur.

"Me voilà donc en possession d'un enfant, dont j'accepte la charge, et dont on m'attribuera plus tard, — sinon tout de suite, — la maternité.

"Je ne m'en trouble pas autrement. J'en éprouve une espèce de joie, peut-être même un peu de fierté.

"Nul être n'a le droit de me demander compte de mes actes.

"Ma bonne tante Stéphanie, elle, sait à quoi s'en tenir. Elle m'a vue dans ma chambre la veille et le lendemain de l'aventure, — de cette aventure qui a duré une trentaine d'heures.....

"Tout ignorante de la vie qu'elle soit, et bien qu'ayant confié sainte Catherine depuis longtemps, elle sait qu'on ne recueille pas les bébés dans les choux, et que je ne puis avoir mis celui-là au monde.

"Sa confiance me suffit.

"Quant à mon futur époux,—si jamais je me marie, ce dont je n'ai aucune hâte....

.....

Les yeux de Raymond se voilèrent. Il repéra les dates..... fit un bref calcul.... Quatre ans ! .... Il y avait de cela quatre ans,—moins un mois, puisqu'on était en octobre. Non, elle ne le connaissait pas encore. Mais lui.... Il l'avait déjà vue. Déjà il rêvait d'elle. Doucement.... sans espoir défini, sans résolution prise.

Il l'avait rencontrée à des cours, dans les hôpitaux, parmi la suite attentive de quelque maître fameux.

De quelle séduction grave, profonde, elle lui avait ravi le cœur! Il ne s'en douta pas tout d'abord.

Quatre ans.... C'est l'année suivante qu'ils se connurent davantage, et que naquit leur grand amour.

Le jeune homme reprit sa lecture.

"Quant à mon futur époux, écrivait alors Francine, puisque je serai sa femme c'est qu'il aura foi en moi, c'est que nous aurons réciproquement éprouvé notre loyauté.

"Que je lui révèle l'histoire de Serge ou qu'il la découvre lorsque je ne serai plus, par ce document que j'établis aujourd'hui, il me croira.

"J'agirai avec lui suivant ma conscience, et suivant les événements.

"Avant que j'aie à m'expliquer auprès d'un mari, Serge aura peut-être retrouvé sa mère.

"Un remords peut venir au criminel. Il me connaît.

"Peut-être fera-t-il rechercher son fils.

"Peut être un de ces hasards qui rendent l'existence plus romanesque que le plus romanesque feuilleton me mettra-t-il sur la trace de sa victime, de cette jeune créature que j'ai vue tant souffrir inconsciemment, et qui souffrira plus encore, et consciemment, si elle vit.... si elle sait....

"Je crois avoir tout enregistré ici,—tout, jusqu'au moindre détail.

"Ces feuillets sont les seul patrimoine de mon pauvre petit Serge.

"Réussiront-ils à lui restituer un nom, un famille, une mère?..

"C'est le secret de l'avenir et